



L'HISTOIRE DES ARTS MARTIAUX JAPONAIS

DE 700 à 1570, LES ARTS MARTIAUX SONT GUERRIERS ET AUTHENTIQUES

Ce fut l'époque des luttes civiles incessantes entre les grands Fiefs, ce fut donc le zénith de l'art martial aux disciplines guerrières authentiques, les **Kakutô Bugei**.

C'est à partir de 710 que la caste des samouraïs fut réglementée et hiérarchisée par les **Buke-Sho-Hatto** (règles concernant les clans de samouraïs).

On désignait les soldats et les sous-officiers sous le nom de **Bushi** et les officiers sous le nom de **Buke**. Ce que l'on appelle samouraïs correspondaient donc plus aux Buke qu'aux Bushi.

Le nom samouraï, qui signifie : celui qui sert, est apparu tardivement à l'est et au nord-est de l'île Honshû.

Selon les archéologues qui effectuèrent des fouilles dans les tombes d'anciens samouraïs, en 1987, un nombre surprenant de samouraïs se révéla être des **Aïnous**.

Les Aïnous sont les indigènes de type caucasien (blanc) qui occupaient l'archipel nippon (depuis plusieurs millénaires, à la fin de la dernière glaciation) avant l'arrivée des ancêtres des Japonais actuels, ces derniers venant — entre les trois derniers siècles avant J.-C. et les trois premiers siècles après J.-C. — de Corée, de Mongolie et de Malaisie. Ceci explique les deux grands types de visages des Japonais actuels.

A vrai dire, si de nombreux samouraïs étaient Aïnous, il est certain que la majorité des samouraïs était de sang japonais mais d'origine paysanne.

Ce qui va nous intéresser à propos des arts martiaux traditionnels, ce sont les événements qui se déroulèrent **après 1542**, année où des marins portugais en détresse, débarquèrent au Japon, bientôt suivis en 1643 de navires portugais dans l'île de Tanegashima (au sud), puis d'Espagnols et de missionnaires chrétiens, faisant connaître les premières armes à feu, à savoir des mousquets à mèche.

Ces armes nouvelles permirent à un général de génie, **Oda Nobunaga** (1534-1582) d'écarter le shôgun général du **clan Ashikawa** installé à Kyoto, et d'unifier le Japon par la force, sans tenir compte des règles de courtoisie conventionnelles à cette époque guerrière.



S'il ne respecta pas les conventions entre « gens de bonne souche », ce fut probablement parce qu'il était d'origine **Ashigaru** (« pieds légers »), la classe paysanne la plus basse des bushi à pied avec lance et pratiquement sans protections valables, à l'exception d'un dô-maru, une armure courte et légère enroulée autour du corps (maru : enroulé). En règle générale, outre les nobles, seuls les hauts gradés, souvent de petite noblesse, les **umawari** « gardes montés » et les **yabusame** « archers montés » possédaient des chevaux et des armures.

La pacification du Japon par Oda Nobunaga fut poursuivie, jusqu'aux années 1600 environ, par le **shôgun Toyotomi Hideyoshi**, également sorti de la catégorie des bushi Ashigaru.

Ce qu'il faut savoir : En raison de la rareté de terres cultivables, et tout particulièrement celles convenant à la culture du riz, les conflits sanglants étaient incessants entre les daimyô, pour la possession de rizières. Ces seigneurs, qui possédaient des fiefs plus ou moins importants, avec de plusieurs milliers à plusieurs dizaines de milliers de soldats sous leurs ordres, n'avaient pas d'autres moyens, pour s'agrandir, que de conquérir les terres du seigneur voisin. A cette époque troublée on comptait 276 daimyô ayant un fief et des « maisons » de samourais. Pour une population de 20 millions d'habitants, on comptait 2 400 000 samourais (12 %).

Le shôgun Toyotomi Hideyoshi acheva la pacification avec une idée de génie suivie de deux initiatives radicales :

► L'idée, dite sankin-kotai « présence alternée », de contraindre tous les daimyô à envoyer leurs familles auprès de l'empereur.

Parents, grands-parents, femmes et enfants, quittèrent les châteaux et allèrent vivre, à grands frais et étroitement espionnés, à la Cour impériale de Edo (Tokyo). Les seigneurs avaient obligation d'aller vivre avec leurs épouses pour une durée d'un an tous les deux ans, et d'apporter des dons. En pratique, ces frais mirent tous les daimyô... sur la paille de riz et, par voie de conséquence, leurs difficultés financières les contraignirent à réduire considérablement le nombre de leurs samourais.

► Première initiative fut la « Chasse aux épées » de 1588, qui renforça l'autorité des samourais : « Toute épée ou sabre long, court, poignard, lance, arc, arme à feu ou autre arme de combat, doit être remis aux chefs de province ou leurs suppléants »

► Deuxième initiative c'est la tentative d'invasion de la Chine par la Corée, au printemps 1592, soit 160 000 samourais — parmi les 2 millions qui contrôlaient le Japon — débarquèrent sur le continent... et ne purent vaincre. Après une guerre éclair qui les mena en trois semaines jusqu'à Séoul, une trêve signée avec la Chine fit traîner le conflit six ans, jusqu'à la mort de Hideyoshi,



donnant le prétexte espéré pour une retraite honorable.

On pense que les samourais japonais, gênés par plus de trois siècles de conventions, sans confrontations hors du Japon, ne purent se montrer supérieurs aux Chinois qui étaient venus aider leurs frères Coréens, ainsi qu'ils le firent de nouveau pour le conflit 1950-1953 contre l'armée américaine qui tentait de modifier les accords de Yalta. Cette dernière aide fut bien évidemment idéologique (communiste), mais de tout temps la Corée fut considérée comme l'une des provinces faisant partie de la Chine.

En fait, le shôgun **Hideyoshi** savait parfaitement qu'il lui était impossible de vaincre la Chine. Son but était de fournir aux daimyô ainsi qu'à leurs samourais un exutoire pour leur énergie combative. Ces expéditions ne rapportèrent que les 76 000 oreilles (coupées sur les têtes coréennes et chinoises... paraît-il) conservées dans la saumure, et qui se trouvent dans le Mimizuka, « le tombeau des oreilles », à Kyoto.

C'est aussi à partir de cette époque qu'apparurent les rônins. Ces derniers pour survivre, ouvrirent des dojos pour enseigner au peuple la défense personnelle ou l'art martial dans lequel ils brillaient le plus.

Avant cette époque il n'existait pas de dojos privés. Seuls les militaires pouvaient pratiquer les arts martiaux véritables (une cinquantaine de **kakutô bugei**, dont une dizaine « obligatoires ») dans les dojos des clans de samourais et réservés exclusivement aux samourais du clan. Comme il se doit, par « clientélisme », chaque rônin-senseï sophistiqua son enseignement s'éloignant ainsi, peu à peu, de l'art martial de combat réel qui était encore parallèlement enseigné dans les dojos des clans de samourais (**uji**).

On peut donc dire qu'il y eut, à partir de cette époque, d'une part, les arts martiaux de combat guerrier réel (**kakutô bugei**) pour les samourais, et d'autre part, les arts martiaux utilitaires ou populaires (**bujutsu**), enseignés par les rônin, aux classes inférieures, paysans, artisans, commerçants, artistes et autres...

La pacification fut totalement accomplie par le shôgun **Tokugawa Ieasu** (1542-1616), nommé shôgun par l'empereur. Il s'installa à Edo (Tokyo), dans la même ville que l'empereur. Désormais le shôgun reçut directement les dons des daimyô et fut en mesure de sanctionner immédiatement les conflits qui éclataient sans cesse à la Cour.



Tokugawa Ieyasu décida de l'isolement total du Japon... pour trois siècles, ce qui fit dégénérer l'art martial. Ce fut lui, également, qui donna aux samourais des pouvoirs que les historiens comparent volontiers à ceux des S.S. du nazisme en raison de leur comportement. Un édit autorisait l'exécution immédiate de tout civil ou inférieur ayant manqué de respect aux samourais avides de « baptiser » la lame de leur katana, et tirant également leurs flèches plus vite que leur ombre. Le servage avait été officiellement aboli mais il se poursuivait en pratique: il fallait un laissez-passer pour sortir des villages.

C'est aussi entre les années 700 et 1570, que fut inventé, si l'on peut s'exprimer ainsi, le seppuku, prononciation chinoise moins vulgaire que l'idéogramme hara-kiri. (Mêmes idéogrammes).

Autres civilisations, autres coutumes. Ainsi, au Japon l'arc était réservé aux samourais et interdit aux soldats à pied.

A la fin du XII^{ème} siècle que le zen prit racine parmi les Buke, en tant que religion de la volonté instinctive épurée. Venu de l'Inde en Chine au V^{ème} siècle, il semble avoir atteint le Japon vers le VI^{ème} siècle, mais il ne trouva son premier foyer qu'à la fin du XII^{ème} siècle, à Kamakura, capitale traditionnelle du Japon de cette époque. Et, par voie de conséquence, à la même époque, une récréation inspirée et mise au point par les moines zen, à savoir la cérémonie du thé, ou cha-no-yu, elle apporta aux nobles et aux Buke de classe « un rafraîchissement de l'esprit engendrant la politesse, la modestie, la paix du corps et de l'âme incitant à la tranquillité, le calme et la maîtrise de soi sans orgueil ni arrogance »: Chose qui convenait bien avec la tendance naturelle des Japonais à la mélancolie et leur goût pour ce qui est simple (notion de wabi), tout à l'opposé de la tendance chinoise.

1600-1867: Naissance des disciplines martiales sophistiquées

Dans le cadre de l'histoire des arts martiaux traditionnels japonais, la période 1600-1867 est particulièrement intéressante parce que la pacification du Japon étant solidement assurée, la pratique des arts martiaux authentiques se sophistiqua.

Des deux millions et demi de samourais devenus fonctionnaires, seuls quelques milliers s'entraînèrent avec passion à une ou deux des disciplines sensées être « obligatoires ».

Durant cette période « les arts martiaux de guerre » furent divisés en disciplines martiales conventionnelles, qui se codifièrent d'année en année. Ce sont les plus exportables de ces **bujutsu** qui furent ensuite modifiés en **budô** modernes.



Certes, la plupart des **cinquante kakutô bugei**, disciplines authentiquement guerrières, survécurent presque intactes jusqu'à nos jours, mais actuellement leur enseignement et leur pratique restent confidentiels. On sait que ces disciplines de combat guerrier existent encore parce qu'on les voit sortir de l'ombre, de temps en temps, à l'occasion de manifestations exceptionnelles, comme ce fut le cas lors de certains championnats du monde au Japon.

Entre 1600 et 1868, quelques fous de technique poursuivirent également leur quête martiale à travers le Japon, tel que le célèbre rônin **Miyamoto Musashi** (1584-1645) qui fit un véritable ravage dans l'art du sabre au cours de la période Tokugawa en tuant en duels spectaculaires une trentaine de grands experts en kenjutsu, et qui laissa un testament..., Gorin-no-sho (« Écrits sur les Cinq Roues »). Malheureusement, ces génies en arts martiaux véritables formèrent très peu de disciples ou n'en formèrent aucun. C'était généralement la norme. Quelle qu'en soit la raison, il est désolant que tant de trésors aient été « perdus à jamais ». Jusqu'à ce qu'un autre homme de talent les redécouvre.

C'est aussi durant cette époque de paix civile intérieure et d'isolation totale — à l'exception de quelques commerçants chinois et hollandais 29 confinés de 1624 à 1854 sur l'île Dejima dans la baie de Nagasaki — que furent mis au point et développés les divers **styles de jujutsu**, avec l'aide, paraît-il, de plusieurs moines shaolin qui auraient fui la Chine lors des invasions mongoles et mandchoues.

Ce jujutsu provoqua une véritable révolution dans les esprits samouraïs. Pour la première fois, un art de combat guerrier n'avait plus pour but de tuer mais de maîtriser sans tuer et sans se faire tuer, et... de le faire avec noblesse (signification exacte de l'idéogramme jutsu, qui se prononce shu en chinois).

Tout naturellement, les arts martiaux de combat guerrier véritable, suivirent le même courant de sophistication : « s'entraîner à un art de guerre sans blesser ni se faire blesser », aggravé par le fait que la caste des samouraïs était quasi héréditaire et qu'elle avait des tâches essentiellement administratives, telles que le maintien de l'ordre, le contrôle de la population, l'espionnage, la comptabilité, etc.

Durant cette période se développa **le kempo**, inspiré plus de la boxe chinoise. En 1922, le kempo était si connu au Japon que lorsque Maître Funakoshi publia son premier livre de karaté, il choisit comme titre « Ryûkyû Kenpô rôdejutsu » (littéralement « La main de Chine ancienne »).

Les Bujutsu donnent naissance aux Budô à partir des années 1870



Lorsque le Japon resta pratiquement isolé du reste du monde de 1573 à 1867, soit 300 ans à peu de choses près, il ne le fut que pour le peuple et les samourais. Quelques contacts furent autorisés pour certains privilégiés avec la Corée, la Chine, le Portugal, la Hollande, l'Angleterre et l'Espagne. Contacts suivis fréquemment de ruptures diplomatiques, avec exécution des ambassadeurs lorsqu'ils s'ingéraient dans la politique intérieure.

La Hollande, parce que protestante, fut parmi les privilégiés appréciés, tandis que le Portugal, catholique, fut le plus détesté en raison du comportement des missionnaires qui encadraient toujours les diplomates et les commerçants.

En 1853 les États-Unis forcèrent l'isolation du Japon en envoyant, dans la baie de Tokyo, ville impériale, le Commodore Perry dirigeant une escadre, que les Japonais nommèrent « les bateaux noirs » parce qu'ils n'avaient jamais vu auparavant de cuirassés... à voile et à vapeur. Les canons eurent vite fait d'humilier les samourais. Les contacts forcés avec les Américains furent repris. Mais, par chance pour les Japonais, la Guerre de Sécession (1861-1865) " préoccupa bientôt beaucoup plus les États Unis (... désunis) que de faire du Japon une colonie américaine, comme ils le feront pour les îles Hawaï.

Le Bakufu, qui était le quartier général du shôgun et avait les fonctions d'un ministère, prit alors pleinement conscience de son retard technologique, militaire et social.

Le décalage entre le « Grand Japon » et « l'Occident barbare » était énorme. Au Japon l'aristocratie était raffinée, c'est vrai, mais le reste de la population était maintenu dans une forme de servage subtil et parfaitement contrôlé par les samourais.

Sur le plan des armes à feu le retard était encore plus étonnant. Le Japon en était resté au mousquet à mèche importé en 1542. Une arme à feu primitive peu pratique. Si aucune amélioration ne lui fut apportée pendant 300 ans, ce fut surtout parce que le mousquet (invention italienne) était considéré par les samourais comme une arme déshonorante. Par conséquent le Japon ignora tout des perfectionnements ultérieurs apportés aux armes à feu portatives, avec la platine à rouet ou la mise à feu avec silex, les cartouches à percussion, le canon rayé, etc.

Après avoir réalisé l'importance de son retard technologique, le Japon connut des réactions contradictoires. La caste des samourais, contrôlant tout, des affrontements terribles eurent lieu entre les clans de samourais « réformateurs », qui souhaitaient la restauration de l'empereur et la modernisation du Japon jusqu'au niveau des Occidentaux, et les clans de samourais « conservateurs », qui soutenaient le shôgun et refusaient tout apport des « Barbares du Sud » (**nanba-jin**), nom donné aux Occidentaux parce que leurs navires arrivaient par le Sud.



Ces conflits entre armées de samourais" aboutirent, fin 1867, à la démission du dernier shôgun, **Yoshinobu**, et à la restauration, début 1868, des pouvoirs de **l'empereur Mutsuhito**, qui venait d'avoir ses quinze ans. Commença alors **l'ère « Meiji »** à Edo, rebaptisée pour la circonstance Tokyo.

C'est parce que le shôgun **Iemochi** s'intéressa à l'Occident, en prenant quelques réserves, que des fiefs puissants constatèrent le retard du Japon dans le domaine des armes, puis s'agitèrent. Les uns exigeant l'ouverture à l'Occident pour avoir les moyens de conquérir la Corée, les autres exigeant que l'on cesse d'enquêter sur l'Occident pour que le Japon garde son âme.

Il est exact que par principe (avant l'arrivée de la corvette américaine en 1857) le pouvoir était hostile à tout ce qui pouvait provenir de l'Occident qui, dans le reste de l'Asie, perturbait les royaumes ou les colonisait

Il faut reconnaître qu'il y avait de quoi s'inquiéter. Les Occidentaux, et principalement les Anglais et les Français, en pleine crise de colonialisme mettaient l'Extrême-Orient à feu et à sang.

Ainsi, les Anglais, après la conquête de l'Inde, étaient entrés en Chine, et constatant que la guerre de l'opium rapportait gros (la moitié des bénéfices des importations britanniques), ils avaient contraint l'Empereur à leur louer Hong-Kong et à ouvrir cinq grands ports au commerce international.

De leur côté les Français avaient obtenu quatre grands comptoirs en Inde, la Cochinchine était devenue française, le Cambodge était sous protectorat et les combats faisaient rage au Tonkin (Nord Vietnam).

On ne peut pas dire que le shôgun Tokugawa Iemochi se désintéressa complètement du savoir occidental, et l'ouverture modeste qu'il tenta fut la brèche par laquelle s'engouffra le désir de connaissances. Si bien que lorsque ce shôgun mourut en 1866 et fut héréditairement remplacé par le quinzième shôgun, **Tokugawa Yoshinobu**, ce dernier dut démissionner sous la pression de deux des clans les plus puissants du Japon, les fiefs Satsuma et Chochu.

Ce sont eux qui restaurèrent, en 1868, le pouvoir de l'empereur Mutsuhito. Bien qu'âgé de quinze ans, ce dernier eu le courage d'abolir, en 1871, le système des fiefs et des daimyô.

L'ère Meiji (1868-1912) fut marquée par une mutation rapide et fondamentale du Japon. Comme l'immense Chine s'y refusait, le « brave petit Japon » s'attira la sympathie et l'aide sans réserve de l'Occident.

Bien que cette mutation se fasse grâce aux samourais réformateurs, la caste des samourais fut dissoute et le port du sabre interdit. Même la pratique du kendo fut interdite un certain temps, les dojos devenant des lieux de conspiration.



Imaginons la situation. D'une part 269 seigneurs perdant leurs pouvoirs, et d'autre part plus de deux millions de samouraïs démobilisés et désarmés. Un vrai drame, car ces samouraïs étaient incapables de faire autre chose que ce qu'ils avaient fait depuis des dizaines de générations et, par ailleurs, s'estimaient déshonorés s'ils devaient accomplir un travail manuel ou travailler dans le commerce. Les chefs se reconvertirent dans la Police et l'Armée ou dans l'Industrie et les Finances. Les autres samouraïs tombèrent dans la misère la plus totale.

Certains fils de samouraïs, passionnés en « arts martiaux japonais ancestraux », bien que résolument modernes dans tous les autres domaines, créèrent à partir des années 1880 les divers budo que nous connaissons.

Pour séduire les Étrangers et rehausser l'image du Japon en apportant à l'Occident du nouveau, typiquement japonais, ces budo furent épurés de tout ce qui était dangereux.

Ces budo « nouveaux » furent, de 1880 à 1905 dans l'ordre de création : le judo en 1882, le kendo en 1903, le kyûdô en 1905 (le maître Jigoro Kano créa alors le San-dô-kai: « L'association des trois dô », puis le Karatédô en 1935 et l'aïkido en 1942.

En 25 ans le Japon rattrape 700 ans de retard

Dès 1894, bien qu'il soit pauvre et sans grandes ressources minières, le Japon attrapa 700 ans de retard à force de courage... et partit à la conquête de l'Asie en commençant par la Chine.

Dans l'armée impériale japonaise, tout l'armement était forcément neuf tandis que « les autres » ont un armement souvent vétuste.

Le Japon vola de victoire en victoire, occupant ou annexant Formose, les Pescadores, le Liao Tung, la Mandchourie. Même la grande flotte du tsar de Russie, aux cuirassés modernes, fut coulée à Tsushima et Port-Arthur, en 1905, sans déclaration de guerre, comme le Japon le fera à nouveau, à Pearl Harbour en 1941. Pour l'esprit japonais c'était là une formalité occidentale infantile. La guerre c'est sérieux... donc pourquoi ne pas profiter des faiblesses et des naïvetés de l'ennemi ?

Puis la Corée fut annexée en 1910, un rêve millénaire se réalisait. Quand même, voir la totalité de la flotte russe coulée par un petit pays qui en était encore au Moyen-Âge il y a une trentaine d'années seulement...



Dans le but d'avoir des avantages en Chine et d'occuper certaines îles du Pacifique, le Japon se mit du côté des « Alliés » durant la Première Guerre mondiale de 1914-1918.

Puis, à partir de 1931, suite à la crise économique (crack mondial, « la grande dépression ») et manquant de matières premières, le Japon développa sa politique expansionniste en Mandchourie et en Chine.

Le gouvernement de l'empereur Hirohito (avènement en 1912), plus ou moins contraint par les ultra-nationalistes, s'allia avec Hitler et Mussolini en 1937 et s'appropriä, entre autres, des colonies indochinoises françaises.

Peu à peu, le Japon ultra-nationaliste se donna pour mission avouée de « libérer » l'Asie de la domination occidentale, et dans ce but ambitionna de conquérir une grande partie de l'Asie et du Pacifique. Puis il tourna les yeux vers l'Australie, immense continent plein de ressources et peuplé à l'époque d'environ 4 millions d'habitants seulement (le Japon comptait à l'époque 80 millions d'habitants pour une surface 21 fois inférieure).

C'est alors qu'en 1939, la France et la Grande Bretagne déclarèrent la Seconde Guerre mondiale à l'Allemagne. Le Japon, qui s'était mis du côté des forces de « l'Axe » en 1937, poursuivit sa conquête de l'Asie tout en ménageant l'URSS.

Pendant qu'en Europe, l'Allemagne volait de victoires en victoires, le Japon était également victorieux sur tous les fronts et progressait remarquablement en Asie et en Malaisie.

Se sentant invincibles, les ultra-nationalistes japonais commirent l'erreur de provoquer la plus puissante nation du monde, en coulant la flotte américaine à Pearl Harbour en 1941 (îles Hawaï), sans déclaration de guerre officielle (comme à Port-Arthur en 1905). La guerre devint mondiale.

Très vite, dans la Guerre du Pacifique, le Japon s'assura la maîtrise des mers d'Asie où il fit de rapides et grisantes conquêtes : Philippines, Indochine (en dépit de la protestation du gouvernement de Vichy), Hong-Kong, Singapour, Birmanie, Malaisie, Indonésie (où ils seront bien accueillis en raison des exactions hollandaises), Indes Néerlandaises, quelques îles dans le Pacifique, Nouvelle-Guinée.

Mais la situation changea à partir de fin 1943 :



► Les troupes impériales japonaises se virent stoppées, puis ébranlées par les Etats-Unis (bataille aéronavale de Midway), et enfin contraintes de refluer.

► Les forces américaines reprirent peu à peu ce que les troupes impériales nippones avaient conquis dans l'euphorie. Si bien qu'en septembre 1944 les Philippines étaient menacées. Chaque île, chaque atoll fut le théâtre d'une résistance japonaise désespérée, où le corps à corps sans armes était quotidien contre les célèbres U.S. marines, tant parce qu'il était impensable pour un Japonais d'accepter de se constituer prisonnier, que parce qu'avec la désorganisation de l'intendance, souvent les munitions manquaient.

► Les marines américains, bien entraînés au close combat, s'y montrèrent supérieurs. La guerre tournait à l'avantage des Américains.

Tout s'inverse à partir de 1944 :

► La Nouvelle-Guinée est reprise par les forces américaines. Les batailles des Iles Mariannes (occupées par les Japonais en 1914) et de Leyte (où le gros de la flotte japonaise est détruit) font craindre le pire pour le Japon.

► Le 5 octobre 1944, au petit matin, l'amiral Masabuni Arima — famille célèbre en arts martiaux — arrache de son uniforme les insignes de son grade, parce qu'un amiral ne devait pas piloter, prend les commandes d'un bombardier bourré de bombes, et s'écrase délibérément sur le pont du porte-avions US Franklin. La propagande s'empresse de glorifier l'exemple de ce samouraï nouveau qui vient d'inventer « l'utilisation corporelle comme arme ultime » (**Tokkotai** en japonais).

Le 17 octobre 1944, les Philippines sont reprises. Bientôt en sera-t-il de même pour les îles japonaises d'Iwo Jima et d'Okinawa ? L'aviation américaine bombarde quotidiennement les usines et les villes du Japon (100000 morts à Tokyo, le Shôtôkan est rasé avec toutes ses archives photographiques et filmées sur le karaté de Gichin et de Yoshitaka Funakoshi).

Le 25 octobre 1944, au lever du soleil, douze jours après le sacrifice de l'amiral Arima, cinq appareils de l'escadrille Shikishima s'envolent pour s'écraser sur les bâtiments américains. L'action de cette escadrille est la première mission officielle sans retour, ainsi nommée parce que les instructions sont « Il n'est absolument pas question pour vous, de rentrer vivants ». Les réservoirs ne sont d'ailleurs pas remplis pour un retour éventuel.

C'est le premier raid de kamikaze. Après des débuts difficiles, où l'on désigna les « volontaires », les jeunes pilotes furent trois fois plus nombreux que les avions encore disponibles. Actuellement 4 600 noms de jeunes pilotes-suicide figurent dans le temple Kannonji de Tokyo.

La flotte japonaise est sérieusement détruite. Son aviation est très amoindrie et techniquement



dépassée. Il ne faut pas oublier que le Japon est un « Grand » petit pays, d'une surface égale aux 2/3 de celle de la France, avec des villes surpeuplées. Il est donc relativement facile de détruire quotidiennement les installations et de bombarder les lieux stratégiques ainsi que les villes et les ports.

Einstein, informé que les Allemands étaient très près d'obtenir une bombe atomique, avait adressé une lettre de mise en garde au président des États-Unis. On mit les bouchées doubles pour devancer l'Allemagne... et le Japon, où les mêmes recherches étaient effectuées. Les équipes de chercheurs japonais furent d'ailleurs renforcées par les scientifiques nazis réfugiés au Japon, après la capitulation de l'Allemagne le 9 mai 1944 (traité de Berlin).

Ce qui expliquerait les raisons de la hâte de l'État-Major américain pour lancer ses bombes « atomiques », un mois seulement après un unique essai, en juillet 1945, dans le désert du Nouveau Mexique. Pour compléter les « essais » au Japon, on expérimentera deux composants. Une bombe à l'uranium est lancée sur Hiroshima, le 6 août 1945 (157071 morts au 6 août 1989) et une seconde au plutonium sur Nagasaki, le 9 août 1945 (75 000 morts).

Le choix de Nagasaki ne fut probablement pas innocent. En effet c'était la ville où l'on avait crucifié, en 1616, les missionnaires chrétiens et nombre de chrétiens japonais, y compris quelques samouraïs convertis. On le sait parce que certains chroniqueurs japonais parlent de ces samouraïs chrétiens dont certains se refusaient parfois à porter leurs sabres pour éviter les tentations et qui remplaçaient ces derniers par des armes en bois (bokken).

Ces deux bombes « abominables », qui contraignirent l'empereur à capituler le 2 septembre 1945 firent 230 000 morts... mais ce chiffre est à comparer avec les 300 000 civils, femmes, enfants, vieillards, décapités par l'armée impériale japonaise lors du sac de Nankin (ancienne capitale chinoise) en décembre 1937. Comme ces exactions duraient depuis 1933, les historiens estiment que plus de trois millions de civils auraient ainsi été décapités. Des officiers s'exerçaient même à couper deux ou trois têtes d'un seul coup de sabre, ou la tête de la mère et celle de l'enfant qu'elle tenait dans les bras.

Les manuels scolaires récents mentionnent maintenant ces exactions « pour que cela ne se répète pas ». En effet, depuis que la droite (NPD, les ex-ultra-nationalistes) a perdu le pouvoir qu'elle détenait depuis 1946, il est devenu possible de publier sans censure et sans pressions ce qui est historiquement exact. À titre d'exemple :

- Il était prouvé que le Japon utilisa les armes chimiques et bactériologiques. Américains et Russes se partageront d'ailleurs, en 1995, les milliers de tonnes d'obus bactériologiques entreposés en Mongolie. Cela n'empêcha pas les gouvernements ultra-nationalistes japonais qui se succédèrent de prétendre que l'armée impériale n'avait jamais fait usage de telles bombes, vu que leur utilisation était



Fukushi Kan Ryu



Juin 2014

interdite par les accords de Genève... jusqu'en 1993, où le gouvernement japonais s'engagea officiellement à détruire les 700 000 bombes chimiques encore entreposées en Chine.

► Tout comme les gouvernements successifs nièrent, jusqu'en 1993, les viols systématiques. Or, depuis 1997 on indemnise sur fonds privés de milliardaires japonais, les quelque 200 000 survivantes coréennes qui avaient été enlevées, dès le début du conflit comme « femmes de réconfort » pour l'armée.

Extrait du livre : L'ART SUBLIME ET ULTIME DES POINTS VITAUX

Henry PLEE

Edition Budo

